

Préface

La nouvelle fabrique des SHS

Le bilan qui est **présenté ici** est le bienvenu car il mêle délibérément les enjeux que l'on dit « sociaux » des TIC et ceux, dits « scientifiques », des sciences humaines et sociales. Voilà en effet une situation fort enchevêtrée où une « société » change radicalement les dispositifs de sa réflexivité et où les chercheurs qui font profession d'assurer cette réflexivité se doivent de suivre toutes les innovations en cours, sous peine de se retrouver disqualifiés, pensent-ils. Si certains peuvent affirmer qu'Internet et la numérisation généralisée sont l'équivalent de ce qui s'est passé à la Renaissance avec l'imprimerie, alors on ne peut guère douter que c'est *une autre ère scientifique* qui s'ouvre, notamment pour les sciences humaines et sociales. Si Elisabeth Eisenstein [EIS 91] réfutait tout déterminisme technologique, elle montrait bien que les changements en cours avaient gagné en force grâce à l'imprimerie, par son pouvoir de diffusion de masse, par la consultation simultanée des ouvrages autorisant la confrontation des savoirs, et par la permanence des imprimés non soumis aux réécritures des copistes. Internet et le numérique nous font nettement changer d'échelle eux aussi pour les deux premiers critères, alors qu'en revanche, ils introduisent l'instabilité permanente, à la différence de l'imprimé. Nul doute que cette possibilité de révision [LIV 94] constante à l'échelle mondiale, permettant de confronter des savoirs hétérogènes, constitue une déstabilisation profonde de l'organisation de ces savoirs eux-mêmes. Précisons sur quels plans :

1) le numérique permet et contraint à *l'explicitation*. Rien de tel pour un chercheur en SHS que de travailler avec un informaticien pour être obligé de définir et de « verrouiller » ses catégories et ses argumentations. Mais tous les acteurs sociaux sont dans cette même situation : ils doivent expliciter, déclarer, documenter sans cesse ce qu'ils font, ce qu'ils disent, les personnes, les objets, les *process*, comme le disent les démarches qualité. Cette redocumentarisation du monde, que nous avons analysée dans le cadre du collectif Pédaque [PED 06], n'en est qu'à son

début. Elle peut certes aider utilement à formaliser ce qui restait dans l'implicite pour que les acteurs se coordonnent ou débattent mieux. Mais elle peut aussi tourner au délire du formulaire généralisé et de l'indicateur tout puissant, comme certaines tendances managériales, y compris dans la recherche, voudraient le faire à travers des ERP omniscients. Pour les SHS, le même risque existe, celui de n'adopter que les paradigmes incorporés dans leurs outils numériques, dans leurs indicateurs, à tous les niveaux de la chaîne de production des énoncés scientifiques : recueil/production, traitement, analyse, restitution. La « réflexivité augmentée » que l'on pouvait espérer grâce aux TIC n'aurait alors débouché que sur un nouveau positivisme, calculé certes, mais tout aussi improductif ;

2) les TIC produisent de l'immatériel, nous dit-on, mais pourtant l'expérience ordinaire de chaque utilisateur d'ordinateur dit au contraire à quel point la matérialité de la machine est bien là (et lui résiste parfois d'ailleurs !). Désormais, il devient possible de dire que l'on « fabrique » les SHS, dans la mesure seulement où, précédemment, leur équipement paraissait très faible en comparaison avec les autres sciences. Effet indirect, les SHS redécouvrent le travail, la production et aussi la division du travail qui constituent toute activité scientifique. Les objets, les terminaux, les capteurs, les « monstateurs » aussi bien que les logiciels peuvent être pensés et adaptés aux objectifs des chercheurs. Les SHS peuvent désormais prétendre « faire laboratoire » [LIC 96], de la même manière que l'ont fait depuis longtemps les autres sciences grâce à leurs équipements lourds. C'est aussi pour cette raison que nous avons encouragé toutes les plateformes d'observation équipées et partagées entre disciplines [BOU 04]. Mais il serait dommage que les SHS copient dans le même temps le mouvement de séparation vis-à-vis de « la société » qui a constitué le modèle scientifique des modernes [LAT 92] ayant fait des laboratoires toujours plus enfouis loin du regard du public. Car c'est toute « la société » qui est entièrement couplée à ses objets, à ses dispositifs toujours plus sophistiqués, à tel point qu'elle ne sait plus comment les piloter. Ce n'est sans doute pas un hasard si certains courants des SHS ont redécouvert au même moment que la supposée société ne tiendrait pas longtemps sans la matérialité des objets qui la composent dans un treillis inextricable ;

3) s'il est une raison qui empêche de faire laboratoire comme au bon vieux temps des sciences de la nature, c'est que tous ces outils utilisés par les SHS notamment sont entre les mains de tous et qu'ils gagnent, grâce au réseau, une puissance de diffusion incontrôlable. *Internet déstabilise toutes les autorités* parce que précisément la notion d'auteur est en train de se relativiser à grande vitesse. Toutes les activités culturelles fondées sur le droit d'auteur le subissent de plein fouet, mais ni les sciences « dures », ni les SHS ne pourront l'éviter, elles non plus. Les asymétries de savoirs et de pouvoirs peuvent être potentiellement toutes déstabilisées. Ce n'est donc plus l'autorité incontestée des faits, sortis du laboratoire comme la vérité sort du puits, qui constitue le régime de vérité contemporain, mais plutôt la prolifération, le débat et, aussi, reconnaissons-le, une certaine désorientation créée par cette « économie d'opinion » [ORL 99] qui gouverne aussi Internet ;

4) les connaissances produites par les nouveaux outils d'observation et les nouveaux centres de calcul ainsi mis à disposition ne peuvent plus guère tenir dans les frontières disciplinaires. *La circulation des paradigmes* se trouve facilitée par des modes d'indexation qui sortent des références supposées partagées et l'on sait que la créativité naît souvent de ces voisinages hétérodoxes. Mais on pourrait croire aussi que là encore, ce sont les outils qui feraient naître les nouveaux paradigmes, à tel point que certaines disciplines pourraient se sentir menacées de disparition par certaines de leurs spécialités équipées : la linguistique avec le TAL (traitement automatique du langage), la géographie avec la géomatique, les sciences cognitives par la cognitive, par exemple. Le paradoxe, c'est pourtant que le numérique en réseau permet de revisiter des auteurs qui avaient si bien pensé un autre modèle du « social ». Faisons cette hypothèse : si Durkheim fut l'enfant de l'Etat statisticien et en produisit une théorie de la structure sociale en phase avec son histoire et avec les outils de l'époque pour la penser, alors Tarde devrait être considéré comme le père (ou l'aïeul) des réseaux et du numérique puisqu'il avait mis en place à la fin du XIX^e siècle tout l'outillage conceptuel de la contagion, de l'imitation et de la propagation avant que les techniques ne les rendent à notre époque aussi visibles et manipulables au quotidien. La question est alors de savoir si les SHS ne feront que changer de logiciel de traitement de données ou si elles en profiteront pour changer le « logiciel conceptuel » qui les gouverne, en France tout du moins ;

5) dans tous les cas, les réalités socio-techniques qu'Internet et le numérique ont construites constituent *des terrains-continents à explorer*, imposant par leur instabilité des outils et des méthodes spécifiques. L'idée que sur le *web*, par exemple, se constituerait une nouvelle bibliothèque fait partie de ces reproductions du même pour penser le nouveau, et témoigne de ce difficile décentrement face à ce qui émerge. Il ne s'agit en aucun cas de duplication d'un « monde réel », mais bien d'un autre monde, un outre-monde sans doute qui requiert une outre-lecture, comme nous l'avons proposé [GHI 03], tout autant réel que l'autre. Les SHS seront les indispensables arpenteurs de ce nouvel univers, qu'il faut déjà décliner au pluriel ;

6) l'un des avantages de l'instabilité des mondes techniques émergents, à leur naissance, c'est bien de donner lieu à controverses, à exploration des possibles. Les SHS, lorsqu'elles s'équipent, dépendent pourtant souvent de l'offre qui leur est faite sur le marché ou dans les laboratoires des informaticiens. Et, de ce fait, elles sont conduites à faire des choix qui paraîtront plus tard erronés ou qui les contraindront à des efforts inutiles d'adaptation. Il est du devoir des SHS, en raison de leur connaissance profonde de cette tension constante entre divergence et convergence qui anime toute vie sociale, de revendiquer un *pluralisme des architectures* [LES 99]. Il n'existe pas de fatalités techniques d'une part, pas plus que de garantie sur les standards gagnants d'autre part. Il est donc important que le débat – que le numérique permet de renforcer, disions-nous – porte aussi sur ces politiques d'architecture technique, tant pour les chercheurs que pour toutes les activités collectives au-delà de la recherche. Il n'existe pas de politique gagnante à tous les

coups, ni pour les architectures d'archivage, ni pour celles des publications, pour ne prendre que ces deux exemples. Certes, il convient de faire des choix, mais à condition d'organiser les débats et de préserver le pluralisme des choix. Nous avons constaté à quel point, pendant près de dix ans, le modèle du *web* sémantique a fini par dominer les débats en monopolisant tous les efforts dans le domaine de l'ingénierie des connaissances, par exemple. Or, ses limites, qui pouvaient être connues à partir de ses présupposés théoriques mêmes (le langage conçu comme un étiquetage, pour faire simple) sont seulement maintenant admises, et bousculées, non pas tant par les chercheurs que par les développeurs qui lancent partout des applications relevant du *web* 2.0, du *web* dit « social » : la recherche enregistre alors cela en évoluant vers un *web* sociosémantique. Avec, d'ailleurs, le même risque d'effet de tunnel, de mode, de suivisme qui finit par empêcher le débat. Les architectures client-serveur ont été de la même façon outrageusement maintenues comme les références uniques dans les laboratoires informatiques malgré la diffusion massive des architectures *peer-to-peer* dans les usages grand public.

Les SHS pourraient au moins avoir cet avantage de ne pas trop subir l'emprise du monde social de l'informatique : elles devraient alors être capables de demander, d'exiger, au moins pour elles-mêmes, des outils adaptés aux phénomènes émergents. Plus généralement, elles sauraient être celles qui défendent la dynamique sociale de ces techniques et donc leur pluralisme et les controverses. Non pas pour réciter une nouvelle version de la sociologie critique vantant les merveilles de l'autoproduction populaire et des résistances à la domination, mais pour rouvrir les débats que l'on voudrait clore trop vite, sous couvert de certitude technique supposée. Lorsque les SHS s'équipent, elles subissent certes les tensions et les incertitudes propres aux univers numériques qui se constituent, mais elles devraient pouvoir faire valoir comme avantage leur expérience de ces tensions et de ces controverses pour en montrer toute la richesse. Si cela ralentit provisoirement leur efficacité, c'est peut-être finalement positif, car bien malin celui qui pourrait dire en quoi tient exactement l'efficace des SHS, même très équipées.

Tous ces débats traversent tous les chapitres très divers de cet ouvrage et permettent de mesurer le travail considérable de conversion interne en train de s'effectuer à travers toutes les SHS à l'occasion de l'émergence de ce nouveau support de connaissance que sont les TIC.

Dominique BOULLIER
professeur de sociologie à l'Université de Rennes 2
directeur de l'UMS CNRS Lutin 2809
directeur du LAS, EA 2241¹

1. http://www.uhb.fr/sc_humaines/las/